

Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, conseiller régional de cours et président de la commission régionale de cours en Sarre. L'année dernière, il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il s'est penché sur les six romans nominés cette année, et nous propose ici des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves.

Parlons de nos deux derniers podcasts.

Tout comme *Bleu de Delft* et *Antonia, la cheffe d'orchestre*, le roman *Arrête avec tes mensonges* de Philippe Besson et *La maison allemande* d'Annette Hess traitent de l'acceptation de rébellions contre les normes de la société. Ces derniers sont dans chacun des cas ressentis comme une pression ; il se pose donc la question d'émancipation. Une émancipation qui se réfère à deux phénomènes plutôt tabous de leurs jours, à savoir d'un côté l'homosexualité en campagne française dans les années 1980 et de l'autre côté le passé Nazi et ses assassinats d'Auschwitz, bien récents en 1963.

Commençons par « **Arrête avec tes mensonges** » de **Philippe Besson**. Le roman, traitant d'un **amour malheureux de deux jeunes homosexuels** qui les impactera tout au long de leurs vies, peut être présenté en **trois parties, que l'on pourrait classer avec les élèves selon le temps, le lieu et le contenu principal** :

La première partie se déroule en 1984 à Barbezieux, un petit village en Charente, où a lieu la rencontre fatidique de Thomas et Philippe. La deuxième partie, quant à elle, est située à Bordeaux en 2007 où Besson, entre-temps devenu un écrivain de renom, est de passage après une lecture et croise le chemin du fils de Thomas. Et enfin la troisième partie : on est en 2016 à Paris, lieu de résidence de l'auteur. Après le suicide de Thomas Andrieu, son fils vient retrouver l'auteur pour lui donner une lettre jamais postée de son père.

J'ai dit que la première partie « se déroulait », mais il ne s'agit nullement du simple déroulement d'un scénario : rien ne relève de jeu (poétique) dans ce roman. Si le nom Besson n'est pas mentionné dans le texte et le prénom Philippe n'est mentionné qu'à

la toute fin dans l'adresse de la lettre (p.159), il n'y a cependant pas de doute que nous avons à faire avec un **texte autobiographique**.

Il s'agit probablement seulement d'une nouvelle tendance littéraire (voire du simple retour) qui cherche à effacer les frontières entre fiction et documentation. (L'écrivaine Marjolijn van Heemstra, nominée au Prix littéraire des lycéens en 2020, a fait d'elle-même la narratrice et protagoniste de son roman.) Ou bien il s'agit d'événements particulièrement fatidiques qui ne peuvent plus être voilé par la plume de la fiction. Ce dernier phénomène est sans doute le cas pour Besson, comme son aveu a été stimulé par le suicide d'un ancien amoureux (voire toujours son amoureux). Une des premières pages nous montre que l'auteur a dédié ce livre à Thomas Andrieu (son nom est suivi des dates de vie 1966 – 2016) : Il s'agit donc d'un **livre en guise de mémoire**, la dédicace étant un premier signe pour **l'authenticité biographique**.

D'autres signes d'authenticité biographique sont : le lieu scolaire, les temps d'action avec les âges respectifs, la carrière de Philippe qui devient écrivain, les œuvres mentionnées telles que *Son frère*, *Un garçon d'Italie*, *Se résoudre aux adieux* et *La trahison de Thomas Spencer*. Tous ont été écrits par Besson lui-même entre 2003 et 2009. *La trahison de Thomas Spencer* est d'ailleurs en cours de création quand, en 2007, l'auteur rencontre Lucas Andrieu à Bordeaux (p. 128). C'est d'ailleurs aussi Lucas qui voit clair dans les écrits de Philippe et constate que tous ses romans n'ont été rien d'autre que le fruit d'un travail sur des enjeux autobiographiques (p.152). Cependant Philippe insiste qu'en tant que romancier il n'écrirait jamais sur sa propre vie. La réaction de Lucas : « encore un de vos mensonges, pas vrai ? » (p. 158).

Ceci nous amène au titre du roman. « Arrête avec tes mensonges » était, on l'apprend au tout début (p.12), la phrase standard de la mère, avec laquelle elle renonçait aux histoires que le petit Philippe racontait, toujours riches en fantaisie. « Narration égale mensonge, car inventé » est d'ailleurs une idée méfiante assez ancienne. Entretemps, on a appris que des histoires sont « vraies » quand elles convainquent par leurs aspects réalistes, et non pas quand elles reposent sur des faits. Cependant, les inventions des auteurs sont tout autant nourries de vécus propres.

Ici, le titre ne témoigne pas seulement d'une citation ironique. Car, après avoir reçu l'accord de Lucas pour écrire sur son vécu avec Thomas Andrieu et le cheminement de ce dernier (p.158), Besson arrête réellement ses « mensonges »,

c'est-à-dire : l'emballage de l'autobiographique dans de la fiction. Cette fois-ci il écrit – en tout cas il semble – sans masque poétique, évoquant le temps, les lieux et les personnes exactes. Et c'est précisément cette sincérité qui fait de ce roman un livre si exceptionnel. Une critique le considère comme la clé de toute l'œuvre de l'auteur (« car en cet été 1984 se trouve l'origine de tous les sujets dont il traite dans ses autres romans : identité, délaissement, deuil, la force de l'amour, la douleur insupportable de l'abandon » - Dina Netz sur [Deutschlandfunk](#)).

En même temps, le titre est aussi cet appel sec que Besson n'a jamais osé adresser à Thomas quand il était encore vivant. Sa vie n'était que la tragédie permanente de dissimulations et refoulements, et donc n'était qu'un mensonge. Et, après tout, cet appel dans le titre s'adresse également à nous en tant que lecteurs.

Tenant compte de ces conditions, on peut discuter la question de savoir si un tel texte littéraire se lit de manière différente. Si par exemple l'attraction par l'authenticité est plus forte que celle d'une narration fictionnelle. Ou si l'auteur ne court pas un certain risque en s'exposant lui-même et les personnes qui l'entourent, ou dans ce cas-ci : en déclarant officiellement son homosexualité. Il faut préciser, à ce sujet, qu'en 2017 – lorsque le roman paraît – l'image de l'homosexualité a déjà changé pour le public occidental, pour le moins en ce qui concerne la partie éclairée de la société. Ainsi, nous connaissons également des hommes politiques qui ont officiellement déclaré leur orientation sexuelle et qui le font toujours. De plus, Besson a des prédécesseurs littéraires, tels que Didier Eribon et Edouard Louis, qui tous deux thématisent de manière explicite des vécus autobiographiques du même genre.

Ainsi, Besson n'a pas couru de risque en intégrant le nom de son ancien amoureux dans son récit. Reste à discuter la question de savoir si Andrieu est employé comme une figure de proue pour une critique plus globale des normes restrictives de la société. Un critique, avec qui je suis tout à fait d'accord, écrit :

Selon la description de son (celui d'Andrieu) caractère, ce désespoir est probablement autant lié à l'entêtement propre qu'à la société, qui s'est fort libéralisée depuis l'adolescence des protagonistes. (Dirk Fuhrig sur [Deutschlandfunkkultur](#))

Ceci ne veut pourtant pas dire que tous les élèves qui lisent le livre de Besson le font avec le même esprit libéral et ouvert. Il est évident que la **manière directe de décrire**, en particulier les rencontres sexuelles, joue un rôle primordial. Mon

impression, après la première lecture, était que le livre a une touche pornographique dans ces parties. Besson ne s'en ferait pas de cette impression - ne serait-ce que de manière poétique – vu qu'il raconte ouvertement ses contacts avec le milieu du film pornographique à Los Angeles (p. 65). À deuxième vue les scènes entre Philippe et Thomas **s'avèrent ne pas être pornographiques** – bien que je pense que l'auteur aurait pu se retenir davantage en détails et en volume. Ces scènes font partie du **concept narratif délibérément ouvert** de Besson, c'est-à-dire du refus de se taire vis-à-vis de tout ce qui paraît gênant ou intime, et cela d'autant plus quand il s'agit d'une **partie du vécu psychique**.

Le roman offre bien plus à ce sujet. Les **étapes de la relation**, commencé par les premières observations d'autrui, puis le contact soudain et inattendu, l'ambiance lors des rencontres secrètes qui s'accumulent, le mélange de dévouement et de dépendance : toutes ces descriptions ne sont **ni tarabiscotées ni prétentieuses mais intensives et pleines de sensibilité psychologique**— tout comme un bon écrivain est souvent un bon psychologue.

Ici, c'est à la fois plus facile et plus compliqué, comme l'auteur pénètre dans son *propre* paysage psychique et – sous forme écrite - l'étale devant nous de manière marquante et impitoyable. Peu de personnes qui parlent de soi y parviennent. Un autre paragraphe où Besson fait preuve de son talent est celui où il cherche le mot précis pour ce qu'il ressent, essayant de définir le mot « amour » avec d'autres termes. Il commence par « attendri » et « charmé », puis « troublé », « séduit », « épris », « aveuglé », « perturbé », il dit qu'il a « le béguin », avant d'arriver au simple « amoureux ». En plus de broser tout le spectre de sentiments, l'auteur parvient également à faire un portrait du comportement d'Andrieu, habilement intégré dans l'énumération (p.96 – 97). **Thomas**, qui, plus tard, s'avère être le plus faible des deux, **est dès le début celui qui impose et domine**, celui qui planifie les rencontres jusqu'au moindre détail et attend que Philippe s'y soumette. Ainsi, le premier contact – aussi véritable que la description ne soit - est déjà une preuve de symbolique poétique :

Il se tient debout dans le froid hivernal, je suis à ses pieds. (p. 31)

Parfois, il suffit d'une formule courte pour rendre palpable l'impatience jusqu'au prochain rendez-vous en secret :

Je découvre la morsure de l'attente. (p.49)

Ou d'un mot pour décrire leur impétuosité quand il se rencontrent, enfin : ils se font des « baisers carnivores » (p.53).

La métaphore montre bien que **cette autobiographie en est également une au niveau poétique et littéraire** (Besson fait d'ailleurs de l'écriture un méta-sujet en lui-même, entre autres p.69-70, 104 ou 141). Un de ces exemples poétiques – l'auteur minimise et l'appelle « cette analogie éculée » (p. 104) – est l'adaptation en métaphore du choc qu'il ressent quand il apprend que Thomas est parti en Espagne. Il s'imagine comme le blessé grave d'un accident de voiture :

Après, c'est autre chose. Ce n'est plus un bruit, c'est une sensation physique, un choc, comme une collision. (p.104)

Il suit, divisée par de simples virgules jusqu'au point final bien plus tard, l'énumération essoufflé de toutes les situations, à commencer par le sauvetage et les soins urgents puis l'hôpital, l'opération et le repos fastidieux et puis enfin la guérison, quoique douteuse (p. 104).

Ce style syntactique d'énumération, utilisant uniquement des virgules, est déjà fort présent dans les toutes premières pages (p.11-13), où l'auteur croit reconnaître Thomas dans la foule qui passe. Ici on ressent déjà cet essoufflement, avec lequel sont reprises plusieurs observations, il paraît être l'expression d'une émotion psychique, encore des années après. Comme si tout poussait vers la découverte d'Andrieu qui passe, et qu'il finit par suivre. La dernière paraphrase va comme suit :

(...) je pose ma main sur son épaule, il se retourne et. (p.13)

Il suit le point final d'une énumération qui paraît sans fin, curieusement avant une conjonction – un moyen de suspens en guise de début.

C'est assez tard, dans la deuxième partie du roman, que le mystère est résolu et que la phrase prend sa suite : *Et c'est presque lui. (p.110)*

Bon, le « et » avant le point rappelle fort le cliffhanger des séries télévisées et la syntaxe cumulative ne témoigne pas d'une innovation poétique non plus, mais je trouve tout de même que ces premières pages (l'auteur ne leur a pas donné de titre) ont développé un certain tourbillon.

Parmi les caractéristiques de la conception narrative figurent également les **épisodes associatifs** de sa jeunesse, dont Besson se rappelle au vu de l'actualité. Par exemple, la visite à la foire à l'âge de sept ans, où, pris dans la foule, il perd brièvement de vue sa mère. Lorsque Thomas repart après une réunion, il se sent aussi abandonné qu'à l'époque (p. 45 - 47). Ou une invitation à un anniversaire qui le fait penser à d'autres festivités du même genre, comme le mariage d'une cousine, où l'exubérance de la petite bourgeoisie de sa famille, la « transformation en meute » le dégoûte (p.82-85). Ou encore les souvenirs de l'enfance à l'Ile de Ré, qui opposent son insouciance à la souffrance actuelle, causé par les aurevoirs de Thomas. (p. 100-104). Un autre point chargé de symbolique est le souvenir de la mort accidentelle de sa grand-mère à Lagarde-sur-le-Né, où les parents d'Andrieu ont une ferme :

Donc Thomas Andrieu habite ce village, synonyme de mort. (p. 55)

Au vu de tels éléments, on pourrait expliquer aux élèves irrités par les descriptions sexuelles que ces scènes font partie d'une grande et riche construction narrative. Tout comme le sont d'ailleurs les **descriptions de milieu** qui, dans leur limpidité, captent également des ambiances. On peut noter ici les trois premières pages du livre où se trouve une description du lycée de Barbezieux ainsi que du lieu-même, qui termine sur la conclusion désillusionnée :

Donc je suis d'une époque révolue, d'une ville qui meurt, d'un passé sans gloire. (p.19)

Des telles descriptions, claires et pourtant riches en atmosphère, se trouvent aussi dans des passages plus courts, comme par exemple la description du local, dans lequel Thomas et Philippe se rencontrent pour la première fois :

En avançant vers lui, je remarque le carrelage poisseux parce qu'il colle aux chaussures, les tables en Formica bleu ciel et jaune canari, j'imagine l'éponge humide qu'on passe à la hâte après avoir débarrassé les tasses de café vides, les pintes de bière consommées, je vois les pubs Cinzano et Byrrh accrochées aux murs, une France des années cinquante. Derrière le comptoir, un type au visage sévère, torchon rabattu sur l'épaule, comme sorti d'un film avec Lino Ventura. Je me sens un intrus, une erreur. (p.34)

Si l'on regarde de plus près les phrases, on remarque – outre le principe d'énumération - la simplicité des formulations, ce que j'ai appelé un **style non tarabiscoté** plus tôt (une appellation pertinente, trouvée dans une critique). Besson

écrit d'une telle manière, car il a lui-même toujours été fasciné par « **la puissance inouïe des écritures blanches, neutres, au plus près du réel.** » (p.81) Ainsi, son style a souvent une apparence **sobre, sans pour autant être insensible**, et me paraît pourtant – également dans les passages d'amour et de souffrance – jamais **sentimental ou kitsch.**

Quant à **l'économie narrative**, Besson ne perd pas de lignes non plus. Tellement dense en contenu, on ne remarque presque pas que la deuxième partie – la première rencontre avec Lucas Andrieu – comporte une vingtaine de pages au sujet d'une conversation qui dure à peine une heure, située entre le foyer d'un hôtel et le gare de Bordeaux. La dernière partie (p.135-159) consacre également vingt-cinq pages à une brève réunion à Paris, où Lucas transmet la nouvelle du suicide de Thomas Andrieu et raconte le cheminement de ce dernier à partir de 2007. Là non plus, on n'a pas l'impression que la narration a été distendue. (Comparer toutes les *trois* parties du roman est d'ailleurs l'occasion de reprendre avec les élèves **les termes « temps du récit / temps raconté »**)

Qu'est-ce qui mérite encore d'être discuté ?

Peut-être quelques aspects auxquels je n'ai pas encore de réponses claires pour l'instant : Il y a par exemple les abréviations du nom de Thomas, référencé une fois en tant que T.A. (p.27), sinon toujours comme T. (par exemple p. 92, 93) ou bien écrit en toutes lettres. « T. » paraît soit plus distancié, soit plus tabouisé. Mais je ne pouvais pas constater une relation contextuelle marquante.

Puis, il y a un deuxième enjeu : Dès le début, il est clair qu'une ombre tragique est jetée sur la relation, car Andrieu sait que Philippe partira, que tous les deux appartiennent à des mondes différents et qu'il est fondamentalement décidé de cacher son orientation sexuelle. Reste la question : L'histoire serait-elle moins émouvante pour le lecteur si elle était celle d'un amour entre deux jeunes hétérosexuels affrontant, pour une raison ou une autre, un tabou tragique ?

Peut-être aurez-vous, chers et chères collègues, des réponses à donner à ces questions.

*Ce texte a été créé dans le cadre de l'édition 2021 du Prix littéraire des lycéens de l'Euregio.
Auteur : Dirk Walter ; traduction : Ina Engelhardt*